



L'IMPUISSANCE DU GROUPE RÉ- VOLUTIONNAIRE

?

Texte extrait du livre *mélancolie des groupes*, Endnotes aux éditions La tempête

Pourquoi décide-t-on de participer aux activités d'un groupe à vocation « politique » et, qui plus est, « révolutionnaire » ? Que celui-ci soit formel ou informel, chaque groupe fera face à des difficultés et devra surmonter des obstacles qui peuvent lui être fatals et épuiser ses adhérents. Ce texte prend au sérieux ce qui est d'habitude reléguée à l'intime et au personnel. Il dévoile le caractère systématique de certaines déchirures et tente de proposer des réflexions, par l'analyse des cas du « groupe pratique » et du « groupe théorique », sur ce qui fait la « trame » de la vie des collectifs : qu'est-ce qu'une bonne discussion ? Quel rapport l'individu entretient-il avec le collectif ? Quelle relation le groupe qui pense explicitement le dépassement du capitalisme peut-il nouer avec le phénomène du groupe spontané qui prendra en charge ce dépassement ? En croisant histoire de la gauche révolutionnaire, philosophie marxiste et psychanalyse, ce texte ouvre une discussion originale et salutaire.

Dans un texte encore provocateur publié en 1939, Sam Moss, membre d'un groupe communiste conseiller des États-Unis, a torpillé sans merci l'importance que les "révolutionnaires" et les "groupes révolutionnaires" s'attribuent¹.

Moss part de la façon dont le problème se manifeste : d'un côté, il y a un « nous » - celui des "révolutionnaires" - et de l'autre, il y a les masses ou la classe ouvrière. Les premiers souhaitent renverser le capitalisme, mais sont incapables de le faire tandis que les seconds, les seuls agents possibles d'une lutte révolutionnaire, se préoccupent des besoins quotidiens et non de la révolution. Lorsqu'il s'interroge sur la raison de cette différence apparente d'objectifs entre les masses et les "révolutionnaires", il avance que si les masses sont socialisées par la culture capitaliste de façon à "jouer le rôle de machines" les "révolutionnaires" constituent un "produit dérivé" inoffensif. Pour Moss, les masses constituent un produit compréhensible de la société tandis que les révolutionnaires ne sont simplement que des "déviations de la classe ouvrière" et ne représentent des « cas isolés de travailleurs qui, à cause de certaines constances uniques dans leurs vies individuels, ont divergé du cours normal du développement".

Moss va jusqu'à suggérer que le fondement de cette différence réside en ceci que les "révolutionnaires" sont des "carriéristes ratés" - des travailleurs qui ont acquis un intérêt pour les choses intellectuelles et un plus haut niveau d'éducation que leurs pairs, mais dont l'avancement personnel a été bloqué. Il affirme ensuite que bien que leurs efforts pour aider le reste de la classe puisse sembler provenir "des motifs les plus nobles", il n'y a certainement pas besoin d'une grande perspicacité pour constater que l'on souffre pour un autre uniquement lorsque l'on a identifié la peine de l'autre à la sienne".

Séparés de leurs camarades travailleurs qui ne partagent pas leurs préoccupations, les "révolutionnaires" tendent à se réunir hors de leurs lieux de travail avec d'autres personnes qui leur ressemblent,

1. Living Sam Moss, « On the importance of revolutionary groups n. 7 (1939). Le texte a été traduit en français dans les Cahiers du communisme de conseils, marxism, vol.4.n°3, avril 1969, p. 34-38.

2. S'il reconnaît qu'il existe une différence entre les groupuscules contemporains et les organisations révolutionnaires massives du passé qui peuvent sembler avoir eu un impact plus conséquent, Moss pose cependant cette question pertinente: "mais à quel point étaient-ils révolutionnaires?".


I

des gens qui s'intéressent à changer la société. Ces regroupements, dès lors qu'ils souhaitent donc exercer une influence sur la lutte des classes lors de circonstances non révolutionnaires, font face à un dilemme : ils peuvent soit avoir un effet, mais uniquement à condition de s'adapter aux limites du mouvement - et cesser par-là d'être révolutionnaires - soit maintenir leurs principes révolutionnaires mais leur intervention sera alors déficiente en termes d'effets.

Moss soutient que de tels groupes " n'ont rien fait pour affecter le cours de l'histoire en bien comme en mal"². L'existence séparée de "groupes révolutionnaires" n'est donc pas l'expression de leur nature et de leurs fonctions révolutionnaires, mais le produit de cette situation non révolutionnaire, et "lorsque la révolution viendra réellement, leur nombre sera dilué en elle, non pas en tant qu'organisations effectives, mais que travailleurs individuels".

L'un des aspects essentiels de l'argumentation de Moss est la façon dont il sape les justifications que les groupes et les individus "non léninistes" - comme ces communistes conseillers anti avant-gardistes de leur propre aveu - donnent à leur propre activité. En notant que les communistes conseillers et d'autres mettent l'accent sur leur différence par rapport aux groupes léninistes lorsqu'ils affirment qu'ils ne veulent pas "diriger la classe ouvrière", il relève brutalement qu'il ne s'agit là que d'une différence idéologique à laquelle ne correspond aucune différence matérielle pratique dans la relation d'extériorité que ces groupes entretiennent avec la classe ouvrière. Il relève aussi que si un groupe révolutionnaire "anti-léniniste" rencontrait contre toute attente du succès dans son but affiché d'intensification de la lutte des classes, il jouerait exactement le rôle de "dirigeant" qu'il reproche aux "léninistes" de vouloir incarner.

Après avoir abandonné l'idée que le groupe révolutionnaire puisse intensifier la lutte des classes, Moss met l'accent sur une conception plus réaliste de la façon dont "ce que nous faisons" pourrait se rapporter à la révolution. Plutôt que de nous



leurrer nous-mêmes par des histoires illusoires au sujet du “rôle des révolutionnaires” et du pouvoir persuasif des idées, nous devrions reconnaître que notre existence et notre activité émergent d'un besoin personnel - émotionnel pourrait-on dire - basé sur les particularités de nos histoires de vie. Moss note que, si dans les circonstances présentes seule une petite minorité éprouve le besoin d'une telle activité, c'est qu'elle ne saurait diriger ou persuader d'autres personnes qui ne le partagent pas, leur existence suggère que lorsque des masses importantes sont amenées à éprouver un besoin similaire - non pas à cause de circonstances personnelles particulières, mais en raison de la situation objective - elles agiront de la même manière, c'est-à-dire qu'elles s'uniront et qu'elles utiliseront toutes les armes qu'elles pourront trouver. Moss suggère que quand elles agiront, ce ne sera pas parce que leurs idées auront changé, mais à cause d'un sentiment nouveau de nécessité, changement qui engendre dès lors un changement de leurs idées. D'ici là, continue-t-il, tandis que d'autres groupes continueront à trop insister sur l'importance des idées et donc d'eux-mêmes en tant que porteurs de ces idées, “nous souhaitons pour notre part voire la vérité de chaque situation”.

Alors que sommes-nous ? - Des déviants et des tordus (freaks).

Pourquoi faisons-nous ce que nous faisons ? - Parce que cela satisfait un besoin personnel.

Que pouvons-nous faire alors ? - Nous pouvons au moins voir la vérité de la situation, peut-être.

Le scepticisme de Moss touche à quelque chose d'important. Il y a des centaines de groupes “révolutionnaires”, qui expriment souvent une adhésion à des idéologies particulières définies par un penseur proéminent du passé, qui ont souvent les termes “marxiste”, “communiste”, “anarchiste”, “socialiste” ou “travailleurs” dans leurs noms officiels, qui se présentent souvent comme des partis ou qui se voient comme des pôles embryonnaires de re groupement pour un parti futur (ou imaginaire).


4.
Autrement,
il est peu
vraisemblable
qu'elles lisent ce
texte.

5.
Voir
Tiqqun,
Thèses sur
la communauté
terrible,
Tiqqun 2
(10/ 2001),
republiées
in Tout a
failli, vive
le communisme ! La
Fabrique,
2009.

Une réaction compréhensible face à ces groupes et à une bonne partie de cette activité est le scepticisme. On peut trouver certains de ces groupes plus plaisants que d'autres, et/ou trouver certains de leurs membres plus plaisants que d'autres, mais, dans leur ensemble, ils composent une perspective plutôt triste. Il y a chez eux tant de présupposés irréfléchis et naïfs, tant d'évasion, d'illusion et d'hallucinations, d'écarts impudents entre ce qu'ils font réellement et ce qu'ils pensent faire, entre l'histoire qu'ils se racontent et leur impact effectif sur le monde, entre leur ambition grandiose et la misère de leur réalité. La grande quantité de temps et d'énergie que ces groupes dépensent simplement à se maintenir eux-mêmes saute également aux yeux, et de temps en temps, ils endurent des crises qui débouchent souvent sur des ruptures envenimées et fâcheries.

Beaucoup de gens préfèrent éviter ce monde de groupes formalisés pour exister librement dans un milieu et s'engager éventuellement dans des projets plus modestes. Toutefois, même ceux qui ne se sont jamais sentis attirés ou qui se sentent personnellement dégoûtés par la participation à des groupuscules peuvent continuer en un certain sens à faire partie du “groupe communiste”, défini comme l'ensemble des personnes axées vers un dépassement communiste du capitalisme⁴. Et il faut ajouter que les illusions ne sont pas l'apanage des groupes formels, mais qu'elles existent aussi dans les milieux informels⁵ et, bien sûr, au sein des individus eux-mêmes.

La critique des échecs des autres personnes et des groupes s'étend rarement jusqu' à nous-mêmes et, de fait, ces critiques d'autrui peuvent jouer un rôle d'élément inhibiteur pour ceux qui partagent nos propres préjugés. Nous pouvons tous faire l'expérience des choses difficiles et même démentes qui tendent à affecter les groupes formalisés. Pensez, par exemple, à la façon dont, dans certains milieux informels aussi bien que dans des groupes organisés, le conflit ne porte pas sur ce sur quoi il prétend porter ; comment le comportement d'autrui, tout particulièrement lorsqu'il semble transgresser certaines



normes, peut devenir le sujet de scandales et d'intrigues ; comment on est poussé à prendre parti dans des disputes personnelles insignifiantes ; à quel point les arguments peuvent se charger émotionnellement ; à quel point on peut se sentir coincé dans certains types de comportements et de rôles : combien les fâcheries politiques peuvent devenir blessantes et personnelles ; jusqu'à quel point les gens peuvent devenir méchants les uns envers les autres. Il n'est peut-être pas exagéré de dire que les groupes radicaux formalisés comme les milieux plus libres sont régulièrement enclins à des formes de folie.

En ce qui concerne les prétentions des groupes politiques, nous avons, comme d'autres, souvent recours à certaines citations de Marx. Il y a ses denses Thèses sur Feuerbach où Marx a critiqué ceux qui divisent la société en deux parties dont l'une a pour rôle d'éduquer l'autre, et où il avance que le changement social et le changement de soi doivent être compris comme une pratique révolutionnaire unitaire dans laquelle l'éducateur doit être éduqué⁶.

Il y a l'insistance, dans une lettre à Ruge, avec laquelle il affirme que "nous" n'avons pas de principes et de doctrines à donner

6.
Marx,
*Thèses sur
Feuerbach*,
3, 1845.

7.
"Nous ne nous présentons pas alors au monde en doctrines armées d'un nouveau principe : voici la vérité, ag-enouille-toi ! Nous développons pour le monde des principes nouveaux que nous tirons des principes mêmes du monde."
Marx,
Lettre à Ruge de septembre 1843.

8.
Marx et Engels, *L'idéologie allemande*, 1846

3

au monde et à ses luttes, mais que notre tâche est plutôt d'aider le monde à devenir conscient de ce pour quoi il est déjà en train de lutter⁷.

Il y a aussi cette phrase de l'Idéologie allemande au sujet du communisme qui n'est pas un idéal que nous cherchons à réaliser mais plutôt le mouvement réel qui abolit l'état présent des choses⁸.

Si toutes ces affirmations visent à mettre en perspective le "rôle des communistes" et si la notion de "mouvement réel" semble constituer une partie fondamentale de la contribution (hégélienne) de Marx à la théorie communiste, l'attitude qu'elles impliquent en pratique n'est pas évidente du tout. L'idée de mouvement réel peut, semble-t-il, signifier (et justifier) tout et n'importe quoi aussi bien que rien du tout.

Elle semble en effet courir le risque d'établir une zone de confort justifiant tout type d'activité auquel on se consacre déjà. S'il y a un mouvement d'abolition des conditions existantes qui est en train de se dérouler devant nos yeux, il est difficile de voir clairement ce qu'il est et comment nous pourrions nous y rapporter ou y participer.

Pour nous joindre, nous proposer un texte ou être informé.es de nos discussions mensuelles, contactez-nous à editions-communes-brochures@proton.me. Vous pouvez aussi retrouver nos autres textes sur le site communesbrochures.noblogs.org

